

**Jean-Michel Guyot**

**A une autre rigueur**

*Ramenée à son intention - d'aucuns diraient sa prétention - la littérature ne serait, à tout prendre, qu'un discours qui s'écoute et qui s'y entend, se faisant, à faire passer son écoute pour une compréhension profonde des êtres et des choses, du monde passé et actuel et d'innombrables mondes parallèles seulement présents à titre imaginaire, l'ensemble formant ce dépôt actif, stratifié, auto-référencé qui ne vivrait que de la sempiternelle variation sur des thèmes rebattus, ensemble que nous persistons, par commodité, à appeler littérature.*

*La moisson est belle, en tous lieux, en tous temps.*

*La radiançe serait ce rayonnement non usurpé, non emprunté à quiconque, rayonnement chaleureux de qui se donne à la lumière, ne lui emprunte que son ardeur qu'il rend augmentée à qui consent à s'exposer au rayonnement plein et entier de l'être échu en partage.*

*Ce qui implique d'explorer tout le possible humain, comme le fit Sade dans ses prisons.*

*Le sordide et le sentimental, le mental et le corps, Eros et Thanatos.*

*Au sordide-sentimental préférer l'érotique dévoilé, la voilure frémissante de l'oubli sur la haute mer d'une mémoire déchaînée. Elle scie les barreaux de l'espace indéfini qu'est tout horizon voilé, voilant, lassant, lassé.*

*Lancer le lasso au cou du vent, le prendre à son propre piège, faire du vide le principe premier.*

*Nef voguant à tire d'ailes sur l'onde capricieuse, jusqu'à plus soif. Gorgé de soleil, ivre d'embruns, le navire prend son envol avec à son bord une débauche sonore digne du plus beau pandémonium.*

*Tu m'as donné ton or, j'en ai fait ce blé qui trousse à plaisir les jupes de l'aurore.*

**-1-**

La patience de lire qui s'impatiente d'écrire. Patience, impatience, intimement mêlées.

Quand je m'incline devant l'une, je penche aussitôt pour l'autre, et c'est dans ce basculement incessant qu'un certain bonheur teinté de joie se fait jour en moi, énergie traçante et délétible qui ne s'accomplit que s'inachevant, parcourant le cercle infini de ses stances à la recherche du mouvement perpétuel qu'est la pensée qui s'excède.

Si d'aventure j'embrassais la totalité, je serais bien embarrassé : je n'aurais pas assez de tous les mots pour faire reculer cette infortunée maîtresse.

Il me faudrait me taire, passer sous silence la voix même qui va et vient entre toi et moi, court dans nos propos et ne se laisse jamais saisir, bien qu'elle soit à l'origine de notre entente, la

cause extrême du peu que nous pouvons ensemble comprendre de ce qui nous tient, nous lie et nous libère, tout cela en même temps.

Je serais bien embarrassé, en effet. Harassé aussi : le harcèlement de l'infini, à l'infini, commence là où, cherchant le point mobile-immobile qui déclenche le mouvement de parler, je reflue vers le néant que je suis.

Parole écrite, non dite ni dictée par quelque puissance que ce soit, mais énergie à l'état pur, mouvement incessant de vivre à *hauteur de mort* dans l'abandon le plus complet qui se puisse imaginer à l'excès de raison qui endort la raison raisonnante qui se pique de refaire le monde en actes et en paroles.

Dégradation de l'énergie en puissance, à contredire sans cesse dans le sommeil de la raison.

Une densité aussi fluide, vécue dans la lecture qui ordonne à l'impatience d'écrire cette part de nous qui ne peut pas attendre, il nous est donné de l'éprouver dans tels passages de Blanchot et de Bataille à la lecture desquels la pensée, loin de tomber en arrêt, mobilise toute son énergie pour accompagner dignement, valablement le mouvement d'une recherche patiente prise de vertige.

Lectures multiples qui ne confortent dans aucune opinion précise, c'est-à-dire repliée sur elle-même, mais ouvre au contraire sur un espace ouvert sur lui-même, soit la passion de comprendre en se conformant sans conformisme au mouvement même de vivre la pensée, consentement saisissant s'il en fût qui ne préjuge en rien d'un quelconque assentiment béat à quelque vérité martelée ou entrevue, fièrement affirmée ou savamment dissimulée, sorte de fossile d'avant le déluge, déhiscent mais qu'il faudrait sans cesse fracasser pour y trouver l'ultime preuve de l'existence d'un dieu garant irréfutable d'une vérité cachée, nécessairement cachée, dont seules les déclinaisons nous apparaîtraient, les versions et les nuances, jamais le pauvre marbre dans lequel elles sont censée d'inscrire en s'inspirant de lui.

Nécessité cachée qui ferait loi, et dont on se demande qui l'aurait promulguée, et quand, si ce n'est un dieu tout puissant condamné à l'éternité, mais déchu de toute éternité et plongé dans le temps humain : question qui se referme alors sur elle-même, la réponse la contenant piégeant inlassablement le contenu de la question qui ne se contient plus, explose, sort de sa gangue insalubre et brille dans son éclat premier de question primordiale.

Contenant et contenu, devenus interchangeable. C'est intenable.

Incontinent, laisser là ce jeu absurde des questions-réponses pour une approche non globalisante, mais têtue, entêtante.

Obsessionnelle, diront d'aucuns.

L'obsession a ceci de bon, quand elle vise au bien, qu'elle change constamment de perspective. Le panorama de ses actes accomplis ne lui suffit jamais. La rétrospective n'a qu'une valeur dynamique : elle dynamise l'essor sans effort ni récompense à la clef.

Il m'arrive de ne comprendre qu'assez tard la portée d'une parole qui retentit en moi assez longtemps pour devenir une question que je ne m'étais pas posée au moment où je l'avais entendue, passées sous silence par la négligence de ma propre prise de parole insistante.

Ainsi, j'écoute deux fois.

Superficiellement d'abord, étant emporté par le besoin de dire ce que m'inspire un propos tenu devant moi, répondant à une sorte de tropisme où invariablement je reviens à mes préoccupations personnelles, puis plus profondément lorsque je m'écarte insensiblement de ce qui m'occupe et me préoccupe pour me laisser inspirer par l'inattendu d'un propos surprenant dont initialement je n'avais pas perçu toute la force d'entraînement.

Que je lise ou dialogue, c'est le même fond qui est en jeu.

Je ne conçois pas de dialogue sans pensée de fond ni de pensée forte sans un dialogue ouvert sur l'inconnu qui se tient entre nous.

-2-

Epuiser le sens de tout pour dormir tranquille, la mort s'en charge bien assez tôt.

Le temps de vivre est celui de toute incertitude élevée à un degré de certitude telle qu'on serait presque tenté de donner raison à la mort en l'appelant prématurément à la rescousse, mais on n'en fait rien, pour peu que l'on refuse énergiquement l'alternative certitude-incertitude.

On ne flotte pas alors dans un refus de refuser *un parti pris pour un autre* : on rencontre l'irréductible ici-même dans le face à face avec autrui qui, ni certain ni incertain, existe bel et bien au-delà de moi.

« On » n'a plus alors qu'une fonction seconde qui permet de parler en général d'un événement singulier de bout en bout.

Le singulier-pluriel, nécessaire à une pensée qui parle au nom de tous à partir de l'expérience finie, nécessairement finie de quelques-uns ( double génitif ) fait place nette, quoique sans jamais disparaître, à ce qui se donne à nous sans jamais qu'il ne nous appartienne pour autant.

C'est nous qui appartenons à son ordre de réalité, à l'appel qu'il ne cesse d'être et qui, invisible, dans son infinie délicatesse, nous aborde, nous touche, sans encombre, sans entrave, sans surgissement intempestif, sans gêne, sans violence.

La délicatesse de l'invisible, il faut qu'elle se rappelle constamment à notre bon souvenir, lorsque, confrontée à la méchanceté voire à la perversité d'autrui nous ne cessons de respecter cette invisibilité qui s'ignore, menace de nous détruire ou de nous asservir.

Ainsi faire contre mauvais visage bonne figure.

Traiter humainement qui s'est retiré de l'humanité pour verser dans la bestialité délirante, fût-elle percluse de raison instrumentale - le nazi - ou dans l'apathie servile d'un fonctionnaire de la mort tel Eichmann, n'est pas possible dans le feu d'un combat.

Il faut tuer le tueur, protéger le faible autant que possible au prix de la vie du tueur. Ceci n'est pas récusable.

Après coup, quand justice doit être rendue, quand culpabilité et degré de responsabilité, pour ce faire, doivent être mesurées le plus précisément possible à la lumière des documents ( quand ils existent ) et des témoignages ( pas de témoin pour le témoin, comme l'écrivit Paul Celan ), l'indulgence n'est pas de mise : non seulement il faut évaluer la hauteur des préjudices causés aux personnes et aux biens, mais il faut apprécier jusqu'à quelle profondeur d'indifférence au malheur d'autrui l'accusé a pu tomber, c'est-à-dire rendre compte précisément non pas de l'aveuglement qui fut le sien mais du désir qui l'anima de rester sourd à l'appel invisible qui se rappelle à nous dans tout visage.

### -3-

La puissance de suggestion d'une pensée qui se déroule n'est pas telle qu'elle appelle des commentaires infinis, tout simplement parce que ce qui importe à une pensée qui se déroule, c'est non seulement le bon déroulement de son exposé mais aussi et surtout - c'est sa vigilance - le comment de sa prise de parole qui lui commande de taire ses silences.

La différence est de taille : la vigilance interdit de tomber dans l'infini, c'est-à-dire l'indistinct, en explorant toutes les zones d'ombre : aucune ne doit rester en suspens, toutes doivent être éclairées et le bon déroulement de l'exposé veille sur la parfaite ordonnance de ce qui, venant si facilement à l'esprit, se doit, par respect pour le lecteur agile mais fragile que nous sommes tous, de prendre une forme claire et distincte.

En d'autres termes, une pensée n'est bornée que par elle-même. Elle ne flirte que de biais avec l'infini qui ne s'abrite pas dans une lecture aussi autorisée, profonde et avisée soit-elle.

Clarté et complexité ne sont pas incompatibles. Rendre clair ce qui ne l'est pas, ce serait peu, si tout écrit de valeur ne visait bien plus haut : rendre accessible, c'est-à-dire claire, la complexité de mouvements de pensée qui refusent de se laisser entraîner sur la pente du verbiage et affrontent toutes les difficultés inhérentes aux sujets qui s'imposent à nous.

Tout texte est le commentaire d'un *comment dire* ? qui a refusé de se taire, a pris forme et sens - forme prise par le sens guidé par le sens de la forme - au contact d'un problème, d'une thèse, d'un affect ou d'un événement heureux ou malheureux.

Ainsi tout commentaire est commentaire de commentaire. Il faut au commentateur une solide culture qu'il partage avec celui ou celle dont il entreprend de commenter le texte. Commence alors un jeu d'échos où, d'appel en appel, tous restés sans réponse, tous restés vains, s'élève la voix seconde qui met fin à la redondance des échos livresques, la remplace par un dialogue fertile dont la fécondité dépend de la faconde éclairée, éclairante du commentateur qui amicalement saisit le témoin de la pensée amie pour pousser, pense-t-il du moins, cette pensée toujours jeune qui ne demande qu'à mûrir sous un soleil nouveau.

Il s'agit en somme de mesurer toute la tension inhérente à une pensée qui a pris le temps de penser ce qu'elle écrit, qui a pesé chacun de ses mots, parfois dans une extrême solitude. Solitude toute relative à la richesse de pensées antérieures inlassablement interrogées, c'est-à-dire reprises, sondées, élargies puis nécessairement révisées, critiquées, amendées voire abandonnées.

La patience des lectures savantes compromise par le bouillonnement des questions que ces lectures soulèvent longtemps après coup, voilà ce qui donne naissance à un texte, un livre, une œuvre.

Pas de paraphrase, pas de répétition servile, mais deux pensées aux prises l'une avec l'autre. Pas de vainqueur, pas de vaincu, mais une conviction qui se fait jour et dont on se persuade qu'elle vaut la peine d'être partagée, pour à son tour être pensée, bousculée voire malmenée.

Confronté à la rudesse du texte initial, le commentaire devient document à l'appui duquel la pensée commentée s'éprouve une seconde fois. Il ne s'agit pas de répéter en affadissant ni de tronquer le texte initial en n'en retenant que des bribes brillantes qui donnent l'occasion de briller à son tour en les commentant, mais d'éprouver dans sa propre pensée l'efficacité d'une pensée autre.

L'hommage est toujours accompagné par l'éminence grise de la pensée qui contredit.

Il n'est pas interdit de se contredire, il est même vivifiant d'échapper à la platitude de la logique formelle, quand le sujet, dans sa gravité extrême, appelle des moyens bien plus fins que ceux que la logique et le bon sens mettent à notre disposition.

Les familiers de Bataille, Blanchot, Levinas, Derrida comprendront.

La pensée d'autrui donne des outils, ouvre des portes, arme qui la comprend contre la puissance de non-dit qui s'agite dans tout préjugé, toute vue évidente admise par le commun des mortels, mais prenons garde : ne faisons pas d'une pensée amie notre alliée pour des polémiques qui ne regardent que nous.

Rien de plus commun que de s'arroger l'autorité d'un auteur, rien de plus vulgaire que de se servir d'une pensée autre que la nôtre à toutes fins utiles.

Il ne s'agit donc pas de se servir d'une pensée, encore moins de la servir en l'asservissant à nos buts déclarés ou tacites.

Si parler nous expose constamment au risque de d'abuser des mots ou d'en mésuser, écrire nous expose essentiellement au risque d'être mal compris. Je ne vise pas un lecteur qui ne partage pas nos références culturelles, mais je pense à une personne bien informée, suffisamment cultivée pour prétendre pouvoir saisir le sens de ce que nous écrivons.

Si clairs soyons-nous, il se trouve toujours un oiseau rare pour nous comprendre de travers. Ce n'est pas une raison suffisante pour se taire ni donner raison à la critique en règle de l'écriture à laquelle s'est livré Platon.

Ecrire, pour moi, aura toujours pris le sens d'une reconnaissance foncière d'autrui en tant qu'autre que moi. Pas de fausse modestie là-dedans ni un orgueil démesuré, mais la juste reconnaissance de ce qu'un lecteur honnête me doit, s'il m'a lu attentivement.

Et j'ai plaisir à entendre quelqu'un me citer.

Mes écrits jaillissent alors soudain dans la parole d'autrui. Cette dernière, ce faisant, m'exhorte à rester fidèle à moi-même, c'est-à-dire ouvert à l'altérité. C'est un mouvement qui ne prend fin qu'avec nous.

Il ne s'agit pas, tant qu'on est vivant, de faire une place à autrui dans nos écrits, mais toute la place.

-4-

De cercle en cercle parcourus en tous sens, s'affirme un cycle : le cycle de la lecture-écriture.

Tourner autour de textes donne le vertige, mais qu'arrive-t-il, si ce sont les textes qui tournent autour de nous, entrent si bien en nous qu'ils nous hantent, entretenant, en nous cette fois, le vertige qui, d'abord venu de nous, maintenant nous échappe parce qu'il nous transite ?

Nous devenons tout entier vertige. C'est ce vertige que nous recherchons quand nous écrivons. Ni plus ni moins.

Habités par la pensée *qui écrit*, nous demeurons dans une demeure de mots, impossible séjour d'où il ressort que l'essor de la pensée qui ne cède pas au plat vertige de qui mâche et remâche des pensées qui tournent en rond passe par un certain silence accordé seulement à qui diffère d'écrire pour s'adonner à la patience impatiente de la lecture de *qui a écrit*.

Mais lire lasse.

On veut dire son mot. Et le vertige nous reprend, mais ce n'est plus déferlante des premiers essais. A la logorrhée des débuts succède une calme espérance : l'équilibre est trouvé.

On se fixe des buts ou bien l'on confie sa pensée nomade au grand désert. Les vents les plus violents peuvent bien s'y engouffrer, provoquant tempêtes de sable et enlèvement, toujours nous nous tenons droit dans *le désert qui croît*.

Nous ne sommes pas des illusionnistes éblouis par quelque mirage. Nous avons tué la fée Morgane. Elle est loin, la magie incantatoire des premiers âges. Les dieux se sont retirés.

Reste cette parole qui s'essaie à dire le vrai d'homme à homme.

Quand elle prend la forme rare et résolue - bientôt révolue ? - de l'écriture, c'est à une tout autre entente qu'elle invite : il s'agit de ne pas céder au vertige facile ni à l'arrogance des savoirs tout prêts, mais de reconnaître l'inconnu en tout homme, et face à lui de tenir parole.

La parole d'un homme qui s'autorise des dieux ou d'un dieu est la plus dangereuse, nous le savons. L'air contemporain empeste plus que jamais. La mauvaise haleine des religieux de tous poils ne suffit pas à nous faire reculer.

Qu'ils soient évangélistes ou salafistes, fondamentalistes, rigoristes, extrémistes, peu importe le nom qu'on leur choisit, ils n'ont que dieu à la bouche, et ils ne visent qu'une chose : le contrôle absolu des consciences par le truchement d'une religion révélée dont ils se veulent les propriétaires exclusifs.

Ils prétendent détenir et la lettre et l'esprit. Nous rejetons la lettre et récusons l'esprit.

Je ne sais quel frisson de dégoût me prend, lorsque l'on offre une tribune libre à ceux qui rêvent de confisquer la parole. Certains journalistes commettent la même erreur que les démocraties face au péril montant de la peste brune dans les années 30.

Dieu à toutes les sauces aux Etats Unis d'Amérique. Chanteurs et musiciens noirs américains n'ont que ce mot à la bouche. N'était la beauté de leur musique, je ne les écouterai jamais. Eux au moins ne rêvent pas de prendre le pouvoir, mais derrière eux travaillent des forces autrement redoutables.

Tout cela pour dire que la parole qui m'occupe est foncièrement antireligieuse, ce qui, en ce vingt et unième siècle balbutiant ne relève pas de l'exploit, car je ne suis pas menacé dans ma vie comme d'autres esprits libres partout dans le monde, mais pour combien de temps ?

Les religions, tout simplement, ne sont que des fossiles, tolérées comme tels, et respectées, car elle font partie intégrante des civilisations grecque, romaine et hébraïque qui informent encore et toujours nos pensées, tout l'enjeu consistant à se dégager de cette gangue pesante pour proposer une *autre* pensée.

-5-

Condamner l'expression écrite en usant de l'écrit, c'est la contradiction dans laquelle Platon ne se débat pas encore : sa parole méditée est toute entière animée par le souvenir ailé de la parole dialoguée de son maître et ami Socrate, le mal marié.

Eût-il été plus heureux en ménage, qu'il n'aurait pu renoncer à son *daimon*. L'écriture, qui servit d'abord à fixer les lois et à comptabiliser les gains et les pertes, ne fut jamais sa compagne infidèle. Il comptait bien plus sur la fidélité de ses amis avec lesquels il s'entretenait quotidiennement.

Socrate a fécondé l'esprit de Platon, le tard venu. Et le souvenir à peine obscurci de Socrate, c'est aux écrits de Platon que nous le devons. De quoi sérieusement remettre en question la vanité de l'écrit jugé incapable de se défendre en l'absence d'une personne garante de sa validité.

Certes, parler, dialoguer aide à cheminer vers la vérité, c'est-à-dire à approcher au plus près le concept adéquat à l'objet de la recherche, en déjouant les embûches du langage. Parole, éclairée, éclairante qui prend le risque, le beau risque, de l'errance, qui, progressant d'erreur rectifiée en notion solidement définie, va vers son but : la parousie de l'esprit qui est de tous les défis, de tous les questionnements portés par l'existence, l'être en commun, la vie de la *polis*.

En ce sens strict, tout est politique, c'est-à-dire que toutes les questions qui se posent à l'homme qui vit en société concernent sans exclusive tous les hommes et toutes les femmes, même celles et ceux qui n'ont pas la capacité de réflexion et l'aisance verbale, la virtuosité dialectique et l'esprit de synthèse nécessaires à l'approche questionnante de la vérité.

Einstein fut, dans sa pratique scientifique, plus conséquent qu'un Platon : il se méfiait tellement du langage qu'il rêvait de tout mettre en équation. En effet, parler ou écrire, même

si des forces différentes entrent en jeu dans leur production, s'appuient tous deux sur le langage, c'est-à-dire une construction historique toute entière faite d'ambiguïtés. Ce qui gênait Einstein, c'était bien sûr la polysémie.

Socrate et Platon, puis tous les philosophes, ont pris le risque de chercher la vérité à travers langage, même si Platon, déjà, n'ignorait en rien la beauté des mathématiques. C'est qu'il fallait convaincre en s'adressant à un public non averti, mais assez cultivé pour suivre sa pensée pas à pas.

Si l'on suivait Einstein, plus personne ne parlerait à personne : il faudrait communiquer par équations interposées.

Laissons aux anxieux le soin de méditer sur la contradiction performative dans laquelle ils se débattent : c'est avec des mots encore qu'ils nous disent que parler ne sert à rien, comme l'affirma un physicien américain de ma connaissance et de triste mémoire.

Il y eut dans la prime enfance d'Einstein une réelle propension à la violence qu'il dévia par la pratique scientifique. Ne parlons pas de sublimation ni de sublime. Autant que je sache, et de son propre aveu, Einstein doit une partie de ses découvertes énoncées dans ses théories de la relativité restreinte et généralisée au débat fécond qu'il entretenait avec sa femme mathématicienne de génie.

Nous voilà donc en pleine humanité : violence, autisme léger, goût exclusif pour les sciences, et dialogue fécond. De quoi remplir une vie lumineuse assombrie par les tourmentes de l'histoire. Le projet Manhattan n'aurait peut-être pas vu le jour sans lui. Sa parole avait du poids. Il est amusant de constater que ce grand pacifiste fut, avec d'autres coreligionnaires, à l'origine de l'arme atomique qui détruisit tant de vie à Hiroshima puis Nagasaki.

On reproche régulièrement à Martin Heidegger son engagement dans la cause nazie, alors que lui n'a jamais tué personne, on ne songe pas à incriminer Albert Einstein. Ceci étant dit, tout se discutant, on peut estimer que tous les deux, de différentes façons, ont tué par personnes interposées.

Ces deux pensées majeures du vingtième siècle sont toutes les deux compromises, mais celle d'Einstein, dans sa véracité scientifique, reste inattaquable, alors que le soupçon pèse sur toute la pensée de Heidegger à juste raison.

Il est probable qu'on ne découvrira rien dans le domaine heideggerien, tout bêtement parce qu'il ne s'agit pas de découvrir quelque chose comme en sciences : il est regrettable que sa pensée soit constamment brouillée par des débats simplistes où la mauvaise foi de ses détracteurs le dispute avec la plate suffisance de ses exégètes.

Qui sera un jour capable de reprendre le débat sereinement ? Nul ne le sait. La volonté manque, et non seulement elle, mais aussi la capacité à embrasser une pensée aussi intimidante.

Et puis les temps sont à l'efficacité à court terme, à la rentabilité. La recherche scientifique elle-même en souffre. La recherche fondamentale a mauvaise presse. On dit qu'elle ne mène à rien, qu'elle est coûteuse et bien trop aléatoire. Il est assez probable qu'un découvreur de la trempe d'Einstein ne peut plus se manifester et travailler à l'heure actuelle. Il serait bon que



cette prévision pessimiste fût contredite. Dans sa scolarité, Einstein s'est heurté à un enseignement sclérosé, avant de trouver en Suisse une atmosphère de travail plus libre, plus aventureuse qui encourageait à penser par soi-même, mais il était lui-même, le futur grand homme, limité dans ses dilections et ses goûts, fermé à des domaines de recherche qu'il jugeait sans intérêt.

Les limites de Heidegger sont nettes elles aussi. Il ne fait pas grand cas des sciences, sans pour autant les mépriser. Sa culture mathématique était solide, mais c'est l'humain qui préoccupait Heidegger. Cet homme, tous les témoignages concordent, était très humain, affable, cordial, d'une très grande simplicité de mise et de tenue. René Char en fut très impressionné, et il n'était pas homme à accorder son amitié à n'importe qui. Tous deux avaient ce même amour de la terre, ce même rapport facile au monde de la terre, à la paysannerie.

Il ressort de ce rapide panorama - perspective cavalière, absolument pas le fruit d'une recherche patiente et poussée menée pendant des années ! - que la question politique, en terme heideggerien la question du rapport du Dasein avec l'être et la question scientifique, c'est-à-dire, l'approche du réel - de l'infiniment petit à l'infiniment grand - à l'aide de modèles mathématiques ne convergent absolument pas.

La question politique et la question scientifiques sont toutes deux captées, déviées et dévoyées par la classe politique qui use et abuse de la rhétorique et des mythes, nous plongeant dans la fournaise et le malaise de l'irrationnel érigé en mode de gouvernement, en dépit de tous les calculs, malgré tout le jargon techno-scientifique emprunté essentiellement à la science économique.

Qu'ils soient des visionnaires de la vieille école ou des technocrates gestionnaires issus en France de l'Ecole Polytechnique, de l'Ecole des Mines, de HEC ou de l'Ecole Nationale d'Administration, rien n'y fait : on brasse des mythes et on jongle avec des chiffres et des nombres pour faire sérieux. Ces gens y croient. Ils sont bien les seuls.

Que la recherche fondamentale soit si mal considérée par des hommes qui pratiquent des politiques à courte vue et qui ne pensent qu'aux prochaines élections et aux avantages afférents - ces gens sont grassement payés et ce sont eux qui fixent leur salaire ! - voilà une catastrophe qui donne à penser que la science en liberté est derrière nous. De quoi faire se retourner dans leur tombe les Langevin et Einstein, Planck et Darwin réunis, et j'en passe.

*Il y a certes des situations où on ne peut pas écrire mais il n'y a pas d'écriture emprisonnée car l'interdit de l'écriture ne peut être promulgué même si les lois le sont.*

Paroles fortes d'Elisabeth Chalier-Visuvalingam.

Impossible en effet d'interdire l'écriture.

On peut tout au plus brûler les livres et exterminer ceux qui les écrivent, les éditent et les lisent. Empereur de la Chine naissante, fils indigne du Grand Mogol ou bien encore, plus près de nous, Goebbels organisant des autodafés, c'est toujours le même rêve malsain qui anime certains puissants - puissants parce que nous les laissons faire - : contrôler jusqu'à la pensée la plus humble.

Nous ne jouons pas ce jeu.

Il y va de le vérité, cette compagne obligée de la liberté sans l'existence de laquelle aucune justice ni aucune justesse ne sont possibles.

**Jean-Michel Guyot**  
**24 août 2013**